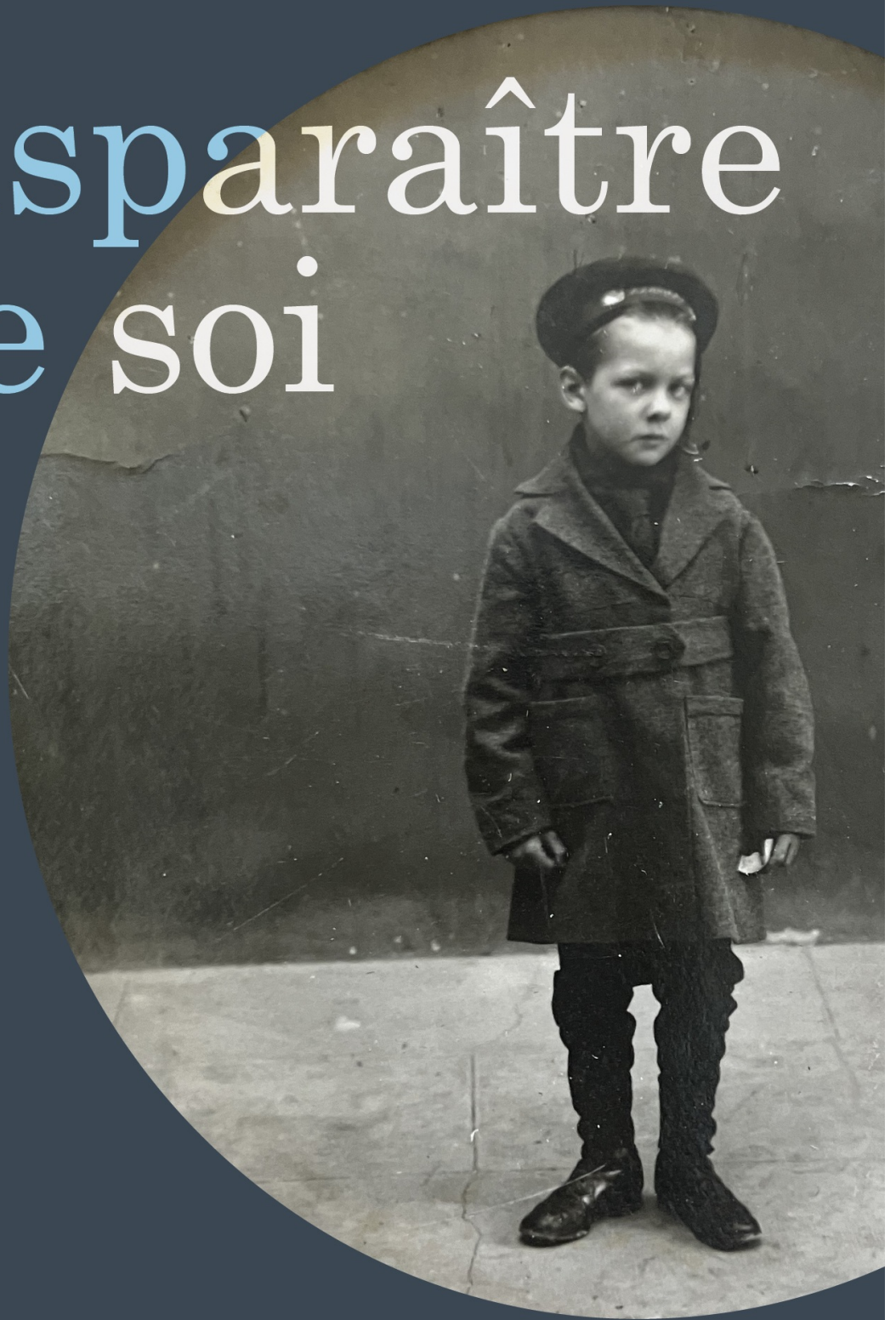


Gérard Imbert

Disparaître de soi



Gérard Imbert

Disparaître de soi

© Gérard Imbert, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-7397-5

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Sylvie, pour son écoute, ses relectures attentives
et sa généreuse contribution à cet ouvrage.

À Noa et Ada, avec ma tendresse,
pour toujours.

« La mémoire est un lieu dans lequel se succèdent des portes à entrouvrir ou à ignorer. (...) Les fantômes attendent qu'on accepte d'être déroutés. Que nos paupières se dessillent et qu'on devine au travers du temps, leurs ombres patientes. Alors, on pourra faire place à ceux qu'on dit avoir 'perdus'. On les retrouve. »

Lola Lafon : *Quand tu écouteras cette chanson*

« Le miroir où la personne construisait son identité au jour le jour est désormais fêlé, et peu à peu il se morcelle au point où elle cesse de s'y reconnaître, ou ne le souhaite plus tant elle perçoit un écart douloureux entre ce qu'elle est devenue et ce qu'elle croit pourtant toujours être. »

David Le Breton : *Disparaître de soi. Une tentation contemporaine*

I

La grande bâtisse : la terre, le présent immédiat

Au début, c'était un doux flottement, l'impression de ne pas y attacher trop d'importance, de vivre un peu à la dérive, de s'être évadé des contraintes, non pas d'avoir largué les amarres – les attaches avec la vie étaient toujours aussi fortes tout en étant moins pesantes – mais plutôt de la regarder d'un peu plus haut, sans idée de détachement toutefois, d'être un peu le revenant de sa vie, un compagnon de route venu de l'intérieur ou un invité d'honneur, comme un nouvel ami avec lequel on peut s'entretenir de tout, s'épancher, être soi à l'envi.

C'était faire du neuf avec ce qui restait d'une vie antérieure, tailler un costume dans les oripeaux de ce qui avait habillé une autre personne. En somme, il ne se reconnaissait plus tout à fait et cette sensation était plaisante. Était-ce une forme de sérénité, durement conquise après une succession d'activités frénétiques, les aléas d'une vie récemment semée d'embûches ou une façon de baisser la garde, de souffler un peu ? Pour repartir ou pour vivre autrement, dans un entre-deux cotonneux ? Le doute perçait mais ne l'inquiétait pas. Au contraire, il baignait dans un état de douce béatitude. Quelquefois cependant, cela grinçait. À force de s'abandonner, il s'oubliait lui-même.

Il vivait désormais dans la grande maison de son grand-père, Enrique l'Espagnol, à la campagne, près des choses, dans un environnement à sa mesure, entouré d'objets, vestiges d'un autre temps, qu'il avait accumulés au fil des années. C'étaient les bribes d'un passé qu'il s'était approprié, qui l'avait inscrit dans une continuité. Ces racines le rassuraient, l'ancraient dans le temps, lui permettaient de s'évader des contingences, de naviguer à vue, de faire fi de toute responsabilité, de s'absoudre de toute obligation sociale, entre un passé récent qu'il ne reconnaissait plus et un avenir qu'il se refusait à envisager.

Les seules tâches qu'il tolérait étaient celles qu'il s'assignait lui-même et il y en avait de multiples, nécessaires à l'entretien de la grande bâtisse, de son jardin, de ses terrasses d'oliviers. Dans ce présent immédiat, il nageait à l'aise, était toujours aussi actif. Il le vivait avec intensité, malgré la routine propre à la terre,

se complaisait dans ce qu'il appelait l'ultra-présent. Pour signifier ce devoir d'exister, il s'était affublé d'un sobriquet : *Je vais-je vais*, car tous les matins une sorte d'urgence le poussait à s'abîmer dans mille besognes quotidiennes, dans lesquelles il se perdait pour mieux se retrouver.

Cette maison représentait le labeur de toute une vie. C'était la seule histoire qu'il acceptait encore de trimballer. Pendant des années, il avait passé des étés entiers à la retaper, à badigeonner à la chaux les grandes pièces de vie, à nourrir à l'huile de lin le bois des poutres, à vernir portes et fenêtres, à poncer des boiseries à qui l'usure et les blessures du temps avaient donné un air de noblesse, à planter et replanter ; seul au début face à l'immensité de la tâche, puis accompagné par les maçons du village, jusqu'au moment où il avait fallu faire appel à des entreprises qui s'étaient emparées des toitures à l'ancienne pour les restaurer, avaient agrandi certains espaces tout en respectant la configuration paysanne de la demeure car si elle avait bien eu dans les années trente quelque prétention de maison de maître, elle l'avait perdue après la Guerre Civile.

Pendant longtemps, la vieille bâtisse n'avait plus été destinée qu'à engranger les récoltes de céréales, à accueillir le séchage des amandes dans ses grands salons abandonnés, à emmagasiner les sacs de soufre à l'odeur âcre, les engrais chimiques aux vapeurs toxiques qu'on utilisait sans discernement à l'époque et qui avaient fait des ravages dans cette région reculée de l'intérieur de la province d'Alicante.

Mille mètres carrés à réhabiliter, incluant chambres et offices, pressoir à vin et écurie, patios et remises, sans compter son aire de battage, ses grosses pierres à moudre les céréales qui n'étaient plus qu'ornement et la *bodega* – la halle à vin – qu'il avait transformée en théâtre de poche... Il l'avait fait dans le plus grand respect de la disposition intérieure, de l'allure rustique et un peu sévère de ses façades, conservant l'étroitesse de certaines fenêtres qui maintenait la fraîcheur en été, les vastes alcôves donnant sur le salon, la cuisine à l'ancienne du premier étage avec son évier en tomettes dont les eaux sales se déversaient dans le patio, les pierres à saigner le porc, ses collections d'objets en alfa (couffins de forme et taille différentes, paniers à escargots, filets à paille, espadrilles même), ses araires et outils des champs et tant d'autres curiosités qui ancrèrent cette maison dans l'histoire et les us d'un autre temps, celui du travail manuel et du rapport à la terre. Un ami architecte, qui n'était intervenu que pour identifier les nombreuses fissures qui zébraient les murs, le lui avait fait remarquer : « En somme, tu n'as pas refait cette bâtisse, tu t'es adapté à elle, c'est elle qui s'est imposée à toi ».

Tout en respectant l'ensemble, il avait fallu toutefois y installer des salles de bain et toilettes et, afin d'éviter de faire des saignées dans les murs et que des tuyaux sanitaires et des tubes électriques ne profanent les lieux, les enfouir sous le sol ou les dissimuler discrètement derrière une poutre... Pour parfaire le tout, il avait fait communiquer les différentes parties de cette maison qui était passée de main en main au fil des héritages et dont deux lots avaient fait pendant un temps vie à part. On pouvait désormais passer d'un niveau à un autre et faire le tour de la demeure en revenant au point de départ, après avoir franchi plus d'une dénivellation, ouvert la porte d'un ancien placard pour se retrouver dans une autre pièce, traversé d'étroits couloirs. La maison était devenue un labyrinthe, s'y déplacer une aventure. Enfin, des escaliers en bois donnaient accès aux mezzanines autrefois greniers à paille, en remplacement des échelles branlantes, des portes supplémentaires rendaient accessibles les salles d'eau depuis les nombreuses chambres.

À la fin des travaux, la maison, dont l'usage familial s'était perdu avec le temps et l'usure des relations de famille, avait été en partie repensée pour en faire une résidence d'artistes, y accueillir des compagnies de théâtre de Madrid et organiser des ateliers de formation. Si les gros travaux étaient finis, la maintenance était permanente et exigeait une constante attention qui occupait le plus clair de son temps.

Puis, il y avait les champs, auxquels il n'avait guère prêté attention par le passé, dédié à d'autres occupations plus intellectuelles, déléguant à Olegario, qui avait été l'homme de confiance de sa mère, la tâche de s'en occuper. Le confinement dans un premier temps puis l'éméritat à l'Université lui avaient permis de passer plus de temps à la campagne et l'avaient amené à s'y intéresser. Dans cet ultra-présent dans lequel il vivait désormais, *Je vais-je vais* s'occupait à une foule de petites tâches qu'il accomplissait avec conscience et détermination : nettoyer une lavande, couper des tiges sèches, redresser une plante grasse qui cherchait désespérément le ciel, s'étirait à n'en plus finir. Ses réflexes de philosophe revenaient quelquefois : il voyait dans cet élanement une quête, quelque chose de presque métaphysique ou tout simplement une volonté de survivre, de chercher la lumière, en un mot, du *signifiant*. C'était une routine faite d'une variété d'activités, d'une attention constante à la terre, à l'entretien de ce qui avait tant de mal à pousser en raison de l'ingratitude du climat, de la sécheresse de plus en plus accentuée.

Il avait procédé à de nouvelles plantations, une rangée d'orangers bordant la

montée aux champs, de jeunes grenadiers en remplacement des anciens rabougris, des bouquets de lentisques pour orner les talus, des sabines pour agrémenter les lieux de promenade, du thym et du romarin, toutes sortes de plantes autochtones sur les talus, qu'au début il fallait arroser à l'aide de bidons de dix litres qu'il trimballait dans le vieux pick-up. Il commençait à percevoir que la nature a ses limites que la raison citadine ignore. Il faut quelquefois l'aider, étayer un tronc, trouver un vieux roseau qui a pris la couleur des tiges pour en faire un tuteur discret, orienter un lierre qui sort des rangs, remplacer une plante flétrie, élaguer un pin, mettre un peu d'ordre dans les buissons. Qu'on le veuille ou non, il s'agit de domestiquer le sauvage. Et puis, il y a toujours des plus faibles, des petits derniers fragiles, quelques handicapés auxquels il faut prêter plus d'attention. Malgré l'arrosage automatique, certaines plantes requièrent leur ration supplémentaire d'eau.

Il s'amusait bien de ces citadins qui croyaient que tout pousse d'un commun accord, en parfaite harmonie, ou ces écrivains qui, après un séjour d'été, croyaient redécouvrir la nature, louaient les vertus de la vie au grand air, publiaient chez Gallimard des ouvrages ingénus sur la couleur ineffable d'un ciel, la beauté incommensurable de la nature, la saveur du temps qui passe lentement mais ne supportaient pas l'odeur du bétail ou les sonnaillies des troupeaux ! Lui le philosophe, pour qui le langage servait à définir, donc à distinguer, à remettre les choses à leur place et dans leur catégorie, il avait bondi à la lecture de l'ouvrage à la mode de ce forestier allemand qui parlait de « la vie secrète des arbres », de la « solidarité » qui les unissait, des racines qui leur servaient à « communiquer », du sentiment d'appartenance à une communauté, de la « sensibilité » du règne végétal, et même de « mémoire » et de « stratégies » face au danger. Anthropomorphisme que tout cela ! Comment un arbre pourrait-il « ressentir » ? N'était-ce pas l'apanage de l'homme, son privilège et sa malédiction ? La nature *était*, sans plus, hors pathos, elle avait sa logique intrinsèque.

En un mot, son expérience de la terre était peu rousseauiste.

C'était une lutte constante contre l'envahisseur : les mauvaises herbes, la mauve revêche, la folle avoine, le blé sauvage, reste de l'ancienne vocation de la ferme, qui poussait au milieu des travées d'oliviers ; contre la dégradation aussi, comme ces pans entiers de murets en pierre qui, avec le temps, s'étaient effondrés ou avaient été emportés par les pluies diluviennes de septembre et qu'il avait fallu reconstruire, un dur labeur. Pendant le confinement, il s'y était attelé, charriant sur le pick-up qui lui servait de véhicule de service de lourds

pavés glanés ici et là sur les talus, les plaçant un à un, non sans en avoir essayé plusieurs avant de trouver la bonne pierre, celle qui ajustait le mieux. Il se donnait à fond dans ces besognes démesurées, il aimait les défis et ils ne manquaient pas. Il en oubliait tout, il s'oubliait de plus en plus.

Parmi ces tâches variées, l'une d'elles relevait du rituel : le ratissage des allées en gravier qui conduisaient à la maison et en faisaient le tour. C'était un exercice fastidieux mais qu'il pratiquait comme une méditation et à la fois un art du geste, le mouvement du bras rappelant celui des gondoliers, régulier mais ferme, veillant à égratigner avec tact le gravier pour ne pas retourner la terre en dessous, comme la rame du vénitien caresse l'eau plus qu'elle ne la bat. À force de répéter le geste, l'esprit baisse la garde et se fait plus léger, les noires pensées entrent en sommeil.

Tout comme il avait fait communiquer les différentes parties de la maison, les nombreuses pièces et les appendices, il avait voulu tracer des parcours au milieu des oliviers. Agrippé aux talus, tel un rat qui gratte la terre, il avait creusé des escaliers qui permettaient de franchir les dénivellements du terrain pour passer d'une terrasse à une autre et faire ainsi le tour des cinq hectares de la propriété. Tout étant fermé pendant le confinement, il avait utilisé de vieilles poutres pour faire le devant des marches, les avait découpées à la tronçonneuse et fixées avec des tiges de bambou soigneusement taillées au sécateur. Le résultat ne démeritait pas de l'attente et des efforts fournis. Il en tirait une certaine fierté qui l'ancrait encore plus dans cette nouvelle réalité.

Enclin au défi et au constant renouvellement – il l'avait bien montré dans sa carrière, passant sans ambages de la Philosophie du langage aux sciences de la Communication après avoir fait un détour par la Sémiotique –, les tâches titanesques ne lui faisaient pas peur, au contraire, elles libéraient en lui un flot d'adrénaline propice à la suractivité. Il appliquait aux besognes matérielles la même énergie que celle qui avait présidé à ses recherches savantes. Loin d'être un gentil gentleman-farmer, *Je vais-je vais* était devenu un besogneux ; de gratte-papier, touche-à-tout intellectuel – la Sorbonne le lui avait suffisamment reproché ! –, il s'était transformé en gratte-la-terre, homme à tout faire. Façon de recycler l'intellectuel éclairé en homme tout terrain !

À soixante-douze ans, c'était comme entamer une nouvelle vie.

Autre tâche à laquelle il s'attela pendant le confinement, faute de personnel, la taille des six-cent-cinquante oliviers... Non seulement il ne l'avait jamais fait mais il n'en n'avait pas la moindre idée. Il consulta un tutoriel mais, n'étant